

Temps pascal. 3^{ème} dimanche. 30 avril 2017.

C'est un procédé littéraire courant : un personnage accomplit un aller et retour. Il s'en va, accomplit son périple puis revient chez lui. Mais il revient différent. C'est le cas de nos deux pèlerins. Ils s'en vont de Jérusalem. Ils y retourneront dans un autre état d'esprit. Le déplacement géographique illustre le déplacement moral, le changement des idées et plus que cela encore, le changement profond, le changement d'être. De retour à Jérusalem, ils ne sont pas les mêmes qu'au moment du départ. Ils se présentent comme des gens qui reviennent.

Et là, ils n'ont pas encore ouvert la bouche qu'ils découvrent que Simon- Pierre, lui aussi, est revenu. Il est revenu de son reniement et de son refus de recevoir le témoignage des femmes venues au tombeau. Rappelons la parole de Jésus à Simon, le soir de la Cène : « Simon, j'ai prié pour toi afin que ta foi ne défaille pas. Quand tu seras revenu, affermis tes frères » (Lc 22,32). Jésus est-il allé le chercher comme il est allé à la rencontre des pèlerins d'Emmaüs ? Nous ne le savons pas. Mais une chose est sûre : la communauté est une communauté de recommençant, de gens qui reviennent de leurs égarements.

Vers où allaient-ils en effet, en se dirigeant vers Emmaüs ? Ce lieu est inconnu de l'Ancien et du Nouveau Testament, introuvable pour les archéologues. C'est qu'il est le symbole de nulle part. Ils étaient seulement mus par leur déception, ne faisant que suivre la pente de leur humeur négative. Le témoignage des femmes n'avait pas de prise sur leur esprit. Même la mention d'une intervention d'anges n'a sur eux aucun effet. Ils sont deux mais seuls. Cela ne les empêche pas de discuter vivement entre eux. Cette discussion ne manquait pas d'être animée car l'évangile la mentionne deux fois de suite. Qu'est-ce qui nous permet de penser qu'ils se sentent seuls ? Ils sont tristes. Ils sont déçus et se sentent trahis. Ils n'écoutent pas les voix féminines. Ils sont durs à remuer, *esprits sans intelligence, cœurs lents*. Plus loin, ils demanderont humblement à Jésus de bien vouloir rester avec eux.

Il y a ce paradoxe, chez les deux pèlerins, de tant parler et de rejeter la Parole. Dans le récit qu'ils font à Jésus, ils ne citent que la moitié de ce que les femmes ont dit. Ils oublient précisément la phrase qui leur recommandait : « Rappelez-vous comment il vous a parlé ». C'est comme s'ils connaissaient l'histoire de Jésus mais comme vide de parole. Leur propre histoire est également vide car ils ne voient pas ce qu'elle a de commun avec celle des autres. « Lui, ils ne l'ont pas vu », disent-ils à Jésus, les yeux dans les yeux. Situation comique où le lecteur voit mis en scène son aveuglement. A cet instant, au creux du désespoir, ils sont si seuls et si proches de nous.

A cet instant, Jésus aurait pu se faire reconnaître. Le suspens avait suffisamment duré. Mais le récit de l'évangile préfère donner la parole à Jésus pour des explications qui ressemblent fort à la prédication de l'Eglise, à savoir que le crucifié est ressuscité selon les Ecritures. C'est un peu comme si Jésus faisait ici ce que Saint Luc s'est efforcé de faire dans tout son évangile et ce que nous faisons chaque dimanche où l'annonce de Jésus nous le rend présent et où celui dont nous parlons devient celui qui nous parle. C'est le chemin que se fraie la Parole au milieu de nous. Les mots de Jésus, animés de son Esprit, sont habités de lui. Ils nous mettent en présence d'un vivant. Ce qui change pour les deux pèlerins, c'est qu'ils cessent de parler ; c'est qu'ils écoutent.

Ici encore on aurait pu imaginer que le récit s'arrête et que les yeux des deux pèlerins s'ouvrent. Le récit nous aurait alors prouvé la puissance de persuasion de la prédication évangélique. Mais ce n'est pas le cas. Au contraire, l'évangile remarque souvent la difficulté de convaincre, les réactions négatives, les commentaires désabusés. « Même si quelqu'un ressuscite d'entre les morts, ils ne seront pas convaincus » (Lc 16,31). Car le Christ vient dans la faiblesse. Il ne s'impose pas. Sa parole, pourtant plein d'autorité, n'a rien d'autoritaire ou de conquérant. Sa manière de s'approcher dit sa douceur, presque sa timidité, le désir de Dieu si respectueux de l'Homme. Justement, *ils approchent*, dit le texte, du village d'Emmaüs. La rencontre du désir silencieux de Jésus et du désir exprimé des deux pèlerins va créer les conditions du partage. Ce qui change pour les deux pèlerins, c'est la possibilité d'avoir un désir et de l'exprimer ; c'est l'accueil que fait Jésus de ce désir.

Les pèlerins invitent Jésus mais c'est lui qui prend le pain et le partage. Il se passe le même renversement que pour la parole où nous invitons Jésus à notre table mais où lui-même prend la place de l'hôte qui nous reçoit. Les pèlerins se laissent faire. Ils acceptent de ne pas maîtriser. Ils peuvent le reconnaître en ne le voyant pas. Ils saisissent alors l'insaisissable ou plutôt, ils sont saisis. Dans cet acte de reconnaissance, Jésus n'est pas appelé par son nom mais désigné par le pronom il-lui. Ce n'est donc pas le Jésus tel qu'ils l'ont connu avant, qu'ils reconnaissent mais Lui, le Seigneur, le Christ de la foi. Ils reviennent à Jérusalem, non en annonçant qu'ils ont vu Jésus mais en recevant le témoignage de foi des apôtres, qui est le moyen par lequel Jésus vient aujourd'hui.

Jésus n'est plus devant eux comme quelqu'un qu'on pourrait interroger, capturer, mais au cœur de leur vie et de ce qu'ils vont partager avec les autres.